

Spécialiste de psychologie infantine, Jonathan Kellerman se tourne vers le roman policier en 1985. Son livre *Le Rameau brisé* est couronné par l'Edgar Award du roman policier et inaugure une série qui est aujourd'hui traduite dans le monde entier. Il vit à Los Angeles avec sa femme, la romancière Faye Kellerman.

Jonathan Kellerman

LE CLUB
DES
CONSPIRATEURS

r o m a n

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par William Olivier Desmond*

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

The Conspiracy Club

ÉDITEUR ORIGINAL

Ballantine Books, a trademark of Random House, NY

© original : 2003 by Jonathan Kellerman

ISBN original : 0-345-45257-7

ISBN : 978-2-0214-3595-5

(ISBN 2-02-067641-9, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, septembre 2006, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À la mémoire de mon père,
David Kellerman (1918-2003)*

*Humpty-Dumpty sat on a wall,
Humpty-Dumpty had a great fall.
All the king's horses,
And all the king's men,
Couldn't put Humpty together again.*

*(Humpty-Dumpty sur un mur se prélassa
Humpty-Dumpty dégringola et se cassa
Du roi tous les chevaux,
Du roi tous les vassaux
Jamais n'ont pu le remettre en place¹.)*

1. Comptine populaire, reprise par Lewis Carroll dans *À travers le miroir*, ma traduction, W.O.D.

1

Émotions débridées, tissus morts.

Des pôles opposés : ainsi Jeremy Carrier les avait-il toujours considérés.

Dans le cadre d'un hôpital, il n'y a pas deux disciplines plus éloignées que la psychologie et l'anatomopathologie. Exerçant la première, Jeremy se flattait d'avoir un esprit ouvert ; un bon psychothérapeute, en effet, se doit d'éviter les idées toutes faites.

Au cours de toutes ses années de formation et de travail clinique à l'hôpital City Central, Jeremy n'avait cependant rencontré que peu de médecins légistes ne correspondant pas à ce type : repliés sur eux, marmonneurs, plus à l'aise avec des fragments de chair nécrosée – l'expressionnisme abstrait des maculages cellulaires et l'ambiance de chambre froide de la morgue au sous-sol – qu'avec des patients bien vivants.

Quant à ses collègues, psychologues et psychiatres, et à tous les autres fantassins engagés dans la santé mentale, ils étaient le plus souvent autant d'âmes hypersensibles que repoussait la vue du sang.

Non pas que Jeremy aurait vraiment connu des anatomopathologistes alors même qu'il les croisait depuis dix ans dans les couloirs. Les clivages de la structure sociale à l'hôpital avaient régressé au niveau de ceux d'un lycée : religion du « eux contre nous », prolifération

à l'exubérance quasi tropicale des castes, des cliques et des cabales assortie d'interminables conflits de pouvoir et de prés carrés. À cela s'ajoutait l'inversion des fins et des moyens, piège dans lequel tombent toutes les bureaucraties : l'hôpital avait perdu son statut de lieu consacré à soigner et ayant besoin de fonds destinés au traitement des malades au profit de celui de gros employeur municipal ayant besoin des chèques des malades pour payer son personnel.

Tout cela créait une certaine ambiance asociale.

Une confédération d'îlots.

À City Central, le même attirait le même et ce n'était qu'en dernière extrémité que, pour soigner un patient, se produisait une pollinisation croisée : internistes obligés d'admettre leur défaite et faisant appel aux chirurgiens, généralistes s'équipant de bouteilles d'oxygène avant de plonger dans le marécage de la consultation des collègues.

Quelle raison pouvait donc avoir un anatomopathologiste de prendre contact avec un psychologue ?

Du fait de toutes ces raisons – et aussi parce que le diabolique tour de cochon que la vie avait joué à Jeremy Carrier avait fait de lui un jeune homme tourmenté et désesparé –, l'ouverture d'Arthur Chess le prit au dépourvu.

Et peut-être le désarroi dans lequel était Jeremy fut-il à la source de tout ce qui arriva par la suite.

Pendant près d'un an, Jeremy avait vu Arthur chaque semaine sans jamais échanger un seul mot avec lui. Et voilà que ce même Arthur s'installait en face de lui, dans la cafétéria réservée aux médecins, et lui demandait s'il apprécierait un peu de compagnie.

Il n'était pas encore tout à fait quinze heures, et la salle était presque vide à cette heure, tardive pour déjeuner.

Jeremy répondit « Bien sûr », puis se rendit compte qu'il en était rien moins que sûr.

Arthur lui adressa un signe de tête et cala sa grande carcasse sur la petite chaise. Il avait sur son plateau deux portions de poulet grillé, une vraie colline de purée noyée de sauce, un cube parfait de pain de maïs, un petit bol de succotash¹ et une boîte de Coca-Cola couverte de condensation.

En voyant cette nourriture, Jeremy se demanda : du Sud ? Puis il essaya de se souvenir si la voix d'Arthur trahissait ses origines. Il ne lui semblait pas. En cherchant bien, on pouvait trouver un air de Nouvelle-Angleterre dans son timbre de baryton.

Sur le moment, Arthur Chess ne parut pas vouloir lier conversation. Après avoir déplié une serviette en papier sur ses genoux, il entreprit de faire un sort à sa première portion de poulet. Il maniait le couteau et la fourchette avec grâce, de ses longs doigts aux ongles spatulés coupés court. Sa blouse blanche, qui lui descendait jusqu'aux pieds, était d'une blancheur immaculée – mis à part quelques dérangeantes éclaboussures rosâtres sur la manche droite. Dessous, il portait une chemise Oxford bleu à grand col et son nœud papillon magenta paraissait avoir été disposé intentionnellement de travers.

Jeremy lui donnait environ soixante-cinq ans, peut-être même davantage, mais avec sa peau bien rose l'homme respirait la santé. Une barbe blanche sans moustache et taillée au carré encadrait ce visage allongé, dont on se disait qu'il aurait pu être celui de ce bon Abraham Lincoln, si le président avait eu le loisir de devenir vieux. Son crâne chauve et lunaire prenait un caractère imposant sous la lumière impitoyable de l'hôpital.

1. Plat d'origine amérindienne, à base de haricots blancs (*NdT*).

L'idée que Jeremy se faisait de la réputation d'Arthur rappelait la manière dont on connaît la biographie d'un inconnu. Ancien patron du service d'anatomopathologie, le Pr Chess avait quitté ses responsabilités administratives quelques années auparavant pour se consacrer entièrement à la recherche – ses travaux ayant à voir avec les sarcomes des tissus mous et la plus ou moins grande perméabilité des membranes cellulaires, et Dieu sait quoi encore.

Arthur passait aussi pour un grand voyageur et un collectionneur de papillons amateur. Sa monographie sur les papillons nécrophages d'Australie figurait au milieu des livres de poche qu'on trouvait habituellement dans la boutique cadeaux de l'hôpital. Jeremy avait remarqué la pile solitaire de volumes austères à couverture d'un marron peu engageant, tant elle contrastait avec celles aux couleurs criardes des best-sellers. La pile marron ne paraissait jamais diminuer ; mais qu'est-ce qui aurait pu pousser un patient à s'intéresser à des vermines bouffeuses de cadavres ?

Après trois solides bouchées de poulet, Arthur reposa sa fourchette.

– J'espère que vous ne voyez pas cela comme une intrusion, docteur Carrier, dit-il.

– Nullement, docteur Chess. Avez-vous besoin de quelque chose ?

– Besoin ? s'étonna Arthur, amusé. Non, je recherchais simplement le plaisir d'une conversation. J'ai remarqué que vous aviez tendance à manger seul.

– C'est mon emploi du temps, lui renvoya Jeremy en mentant. Imprévisible.

Depuis que sa vie était devenue un enfer, il évitait les interactions sociales de ce genre, sauf avec ses patients. Il en était même arrivé au point où il pouvait simuler l'amitié. Mais parfois, les jours les plus noirs, tout contact humain lui était insupportable.

Le petit tour de cochon de la vie...

– Bien sûr, répondit Chess. Étant donné la nature de votre travail, on ne voit pas comment il pourrait en aller autrement.

– Je vous demande pardon ?

– Je parle de l'imprévisibilité des émotions humaines.

– C'est exact.

Arthur hocha la tête d'un air grave, comme s'ils venaient d'arriver à un accord majeur. Quelques instants plus tard, il reprit la parole :

– Jeremy... vous permettez que je vous appelle par votre prénom, n'est-ce pas ?... Jeremy, j'ai remarqué votre absence à notre dernière petite réunion hebdomadaire du mardi.

– J'ai eu un problème, répondit Jeremy en se sentant comme un gosse pris en flagrant délit d'école buissonnière. (Il se força à sourire.) Vous savez bien... ces émotions humaines imprévisibles.

– Et vous avez résolu le problème, j'espère ?

Jeremy acquiesça d'un signe de tête.

– Du neuf à cette réunion ?

– Oui. Deux nouveaux diagnostics ; un adénosarcome et une leucémie myéloïde chronique. Présentation classique, discussion animée habituelle. Pour être franc, vous n'avez rien manqué.

Notre petite réunion du mardi, dite aussi « Point Tumeur », était un rituel hebdomadaire qui avait lieu entre huit et neuf heures dans la salle de conférences et réunissait cancérologues, radiologues, chirurgiens et infirmières spécialisées sous la houlette d'Arthur Chess. Lequel y gérait alors le projecteur de diapos, le pointeur laser et sa volumineuse mémoire.

Depuis près d'un an, Jeremy y représentait le bataillon de la santé mentale. Il n'y avait pris la parole qu'une seule fois.

Il avait assisté à sa première réunion « PT » bien des années auparavant, en tant qu'interne, et trouvé que c'était une expérience d'une ironie grand-guignolesque : toutes ces images embrumées de fumée nicotinique et représentant des cellules ravagées par la tumeur qui défilaient dans les clic-clic du projecteur sur un écran géant...

Toubibs ou infirmières, au moins un tiers de ces spécialistes du cancer tiraient sur des cigarettes.

Le contrôleur de Jeremy à l'époque, un psychanalyste étonnant par sa manière de s'écouter parler, tripotait une pipe en écume de mer de proportions freudiennes et soufflait des nuages de Latakia dans la figure de l'interne.

C'était déjà Arthur qui avait la direction de ces réunions et Jeremy se rendit soudain compte que l'homme n'avait guère changé depuis. Le patron de l'anatomo-pathologie ne fumait pas, mais n'avait pas d'objection à ce que les autres le fassent. Quelques mois plus tard, l'un des riches bienfaiteurs de l'hôpital venu visiter les lieux avait passé le nez à la porte et eu un haut-le-corps. Peu après, l'hôpital émettait une circulaire interdisant de fumer dans son enceinte ; l'humeur générale des PT s'en était nettement ressentie.

Arthur trancha un minuscule carré de pain et se mit à le mâcher, l'air songeur.

– Certes, vous n'avez rien perdu, Jeremy, mais je maintiens que votre présence est importante.

– Vraiment ?

– Même si vous n'intervenez pas beaucoup, le seul fait que vous soyez là oblige les autres à faire attention à ce qu'ils disent. À être sensibles à la dimension humaine...

– Eh bien, tant mieux, dit Jeremy en se demandant pourquoi le vieux le bousculait ainsi sans la moindre vergogne. Si ça peut aider à les rendre sensibles à la dimension humaine...

– La fois où vous avez pris la parole a été une leçon pour tous.

Jeremy se sentit rougir.

– J’ai eu l’impression que c’était pertinent.

– Oh, c’était pertinent, Jeremy. Tout le monde ne l’a pas ressenti ainsi, mais ça l’était.

Cette occasion où il avait pris la parole remontait à six semaines. Arthur faisait défiler des diapos d’un carcinome métastasé de l’estomac sur le grand écran – diapos agrémentées des définitions dans le jargon latinisant précis et poétique de l’histologie. On avait demandé à Jeremy de voir la patiente, une certaine Anna Duran âgée de cinquante-huit ans, à cause de son attitude profondément apathique.

En arrivant, il avait effectivement trouvé une femme renfrognée et morne et, plutôt que d’essayer d’y aller au forceps, il lui avait versé une autre tasse de thé, tapoté ses oreillers, puis s’était assis à côté du lit et avait attendu.

Il se fichait d’obtenir ou non une réaction. C’était comme ça, depuis Jocelyn. Il n’essayait même plus.

Le plus drôle était que devant sa propre apathie, les patients se déboutonnaient plus facilement.

Le chagrin avait fait de lui un meilleur thérapeute.

Lui-même n’en revenait pas. Il y avait réfléchi, pour arriver à la conclusion que les patients devaient voir dans son visage vide d’expressions et son immobilité de statue l’indice d’une sorte de sérénité zen que rien ne pouvait entamer.

Ah, s’ils avaient su...

Le temps de vider sa tasse de thé, Anna Duran était prête à parler.

Raison pour laquelle Jeremy s’était vu obligé de prendre la parole au bout de vingt minutes d’échanges

rugueux entre le cancérologue et le radiologue qui traitaient Mme Duran. Les deux spécialistes, volubiles, bien intentionnés, tout dévoués à leur travail mais voyant trop les choses par le petit bout de la lorgnette, étaient du genre à jeter le bébé avec l'eau du bain. Pour compliquer encore les choses, aucun des deux ne se souciait de l'opinion de l'autre. Ce matin-là, ils s'étaient lancés dans un débat de plus en plus furieux sur une séquence de traitement, affrontement qui avait fini par provoquer une consultation discrète des montres par le reste de l'assistance.

Jeremy avait tout d'abord décidé de ne pas s'en mêler. Ces mardis matin étaient une corvée, son tour de présence le simple résultat d'une rotation qui le mettait trop près de la mort, à son goût.

Ce matin-là cependant, quelque chose l'avait poussé à se lever.

À ce brusque mouvement, une cinquantaine de paires d'yeux s'étaient fixées sur lui.

Le cancérologue venait juste de marteler un dernier clou à son argumentation.

Sur le point de se lancer dans une contre-attaque, le radiologue avait préféré se taire en voyant l'expression sur le visage de Jeremy.

Arthur Chess jouait avec la commande du rayon laser.

– Oui, docteur Carrier ? avait-il dit.

Jeremy fit face aux deux médecins aux prises.

– Messieurs, avait dit celui-ci, votre débat est sans doute justifié d'un point de vue médical, mais vous perdez votre temps. Mme Duran n'acceptera aucune forme de traitement.

Le silence s'était métastasé.

– Et pourquoi donc, docteur ? avait fini par demander le cancérologue.

– Pourquoi ? Parce qu'elle n'a plus confiance en personne, ici. On l'a opérée il y a six ans... appendicecto-

mie en urgence, suivie de complications postopératoires. Elle est convaincue que c'est la cause de son cancer de l'estomac. Elle a décidé de quitter l'hôpital et de s'adresser à un guérisseur du cru, à un *curandero*.

Le visage du cancérologue s'était durci.

– Vous êtes sûr de ça, docteur ?

– Hélas oui, docteur.

– Cocasse, charmant et stupide. Pour quelle raison on ne m'en a pas informé ?

– Vous l'avez été. Elle m'a raconté ça hier. J'ai laissé un message à votre bureau.

Les épaules du cancérologue étaient retombées.

– Eh bien, dans ce cas... je vous suggère de retourner la voir et de la convaincre de son erreur.

– Ce n'est pas mon boulot, lui avait fait remarquer Jeremy. C'est de vos conseils à vous qu'elle a besoin. Mais franchement, je ne pense pas qu'il y ait quelqu'un capable de la faire changer d'avis.

– Oh, vraiment ? avait lancé le cancérologue avec un sourire crispé. Elle est prête à aller voir son sorcier et à se coucher pour mourir ?

– Elle est convaincue que le traitement n'a fait que la rendre encore plus malade et va la tuer si on continue. C'est un carcinome de l'estomac. Qu'avez-vous à lui offrir en réalité ?

Pas de réponses. Tout le monde connaissait les statistiques. Un cancer de l'estomac à un stade aussi avancé n'était pas de bon pronostic.

– Mais... ce n'est pas votre boulot de la calmer, docteur Carrier ? avait fini par demander le cancérologue. Sinon, quelle est exactement votre fonction, vis-à-vis du Point Tumeur, hein ?

– Bonne question, avait répondu Jeremy.

Puis il avait quitté la salle.

Il s'attendait à une convocation au bureau du patron de psychiatrie pour se faire remonter les bretelles et se

voir privé de ses fonctions auprès du PT, mais rien de tel ne s'était produit et lorsqu'il était arrivé à la réunion, le mardi suivant, il y avait été accueilli par des regards et des hochements de tête respectueux.

Perdez tout intérêt pour vos patients et vos patients vous parleront plus facilement.

Clouez le bec aux grandes gueules et vous gagnerez l'estime de vos collègues.

Tant d'ironie puait. À dater de ce jour, Jeremy avait trouvé des tas d'excuses pour ne plus assister aux réunions.

– Le truc, reprit Arthur, c'est que nous autres, qui travaillons au niveau des cellules, nous sommes tellement immergés dans les détails que nous oublions qu'il s'agit du sort d'un individu.

Dans ton cas, ce sort est déjà réglé.

– Docteur Chess, j'ai simplement fait mon travail. Ça me met très mal à l'aise d'être considéré comme une sorte d'arbitre de quoi que ce soit. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

– Bien sûr, répondit Arthur, nullement perturbé, tandis que Jeremy repartait avec son plateau, puis quittait la cafétéria.

L'homme avait alors ajouté un marmonnement que, sur le coup, Jeremy n'avait pas déchiffré.

Plus tard, beaucoup plus tard, il fut à peu près certain d'avoir décodé la dernière réplique d'Arthur : « Jusqu'à la prochaine fois. »

La manière dont était morte Jocelyn – l'image de ce qu'elle avait souffert – était gravée dans l'esprit de Jeremy.

On ne lui avait jamais permis de lire le rapport de la police. Mais il avait surpris le regard des enquêteurs et des bribes de leurs conversations de couloir.

Malade mental... obsédé sexuel... sadique... Un de plus pour le Livre des records, Bob...

Leurs yeux. Faire naître un tel regard dans des yeux de flics...

Jocelyn Banks avait vingt-sept ans. Petit gabarit, toute en courbes, blonde, délicieux lutin bavard, source de grand réconfort pour les vieillards séniles dont elle avait choisi de prendre soin.

Pavillon 3E. « Vous qui entrez ici, abandonnez toute raison. »

Patients à un stade avancé de la maladie d'Alzheimer et de toutes les variétés de démence sénile, la décomposition sans diagnostic de l'âme.

Le « carré des légumes », comme l'appelaient les neurologues. Des délicats, les neurologues.

Jocelyn prenait son service de quinze à vingt-trois heures et s'occupait de regards vides, de bouches

affaissées, de mentons sur lesquels coulait la bave. Avec bonne humeur, toujours avec bonne humeur. Interpellant ses patients d'un « mon chou », « mon lapin », ou « beau gosse ». Parlant à ceux qui ne répondaient jamais.

Jeremy l'avait rencontrée le jour où on l'avait appelé au 3E pour une consultation sur un nouveau cas d'Alzheimer, dont on ne retrouvait pas le dossier. Le type du secrétariat faisait la gueule et tout ce qu'il pouvait pour ne pas coopérer. Et Jocelyn avait débarqué. La ravissante petite blonde qu'il avait remarquée à la cafétéria.

Bellegueulejoliesjambesbeaucul.

La consultation achevée, il était parti à sa recherche, l'avait trouvée dans la salle des infirmières et invitée à sortir avec lui. Le soir même la bouche de Jocelyn s'ouvrait à ses baisers – et elle avait l'haleine douce, en dépit de l'ail de la cuisine italienne. Plus tard, il avait dû admettre que cette douceur était un arôme intérieur.

Ils avaient fonctionné ainsi pendant neuf semaines, avant que Jocelyn vienne s'installer dans la petite maison vide et solitaire de Jeremy. Trois mois plus tard, par un lundi soir sans lune, alors qu'elle venait juste de terminer son service, quelqu'un avait piqué sa Toyota dans le parking secondaire des infirmières. Un endroit mal éclairé à trois cents mètres de l'hôpital. Et Jocelyn avait disparu.

On avait retrouvé son corps quatre jours plus tard, sous un pont dans le quartier des Shallows, zone tampon à un jet de pierre des rues les plus sinistres de la ville. Secteur commercial animé de jour, désert de nuit, entouré d'un no man's land de bâtiments à l'abandon et de palissades édentées, repaire des chats abandonnés, séjour des ombres épaisses et longues. C'était là que l'assassin s'était débarrassé du cadavre de sa victime. Il l'avait étranglée, tailladée et coincée derrière un vieux fût métallique vide. C'était tout ce que les enquêteurs

Double meurtre à Borodi Lane

Seuil, 2012

et « Points Policier », n° P2991

Avec Faye Kellerman

Double Homicide

Seuil, 2007

et « Points Policier », n° P1987

Crime d'amour et de Haine

Seuil, 2009

et « Points Policier », n° P2454

RÉALISATION : NORD COMPO, À VILLENEUVE D'ASCQ
IMPRESSION : BRODARD ET TAUPIN, À LA FLÈCHE
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2007. N° 96496
N° D'IMPRIMEUR : 00000.
Imprimé en France